

DE L'INÉDIT À L'HORIZON ?

EN INVENTER LE (TORTUEUX ?) CHEMIN.

Bernard CURTET

À l'heure où il serait de bon ton de justifier l'aliénation des producteurs (« *Time to move* » mais surtout « *Time to die* » à France Télécom), de rendre gloire à l'accumulation du capital (*qui ne se transforme en marchandise que pour générer du profit et à qui l'existence de besoins sociaux est par essence étrangère*), d'échanger à jamais l'acceptation d'inégalités de plus en plus cruelles contre une prétendue liberté individuelle à travailler plus et une acception formelle et minimaliste de la démocratie, de sacrifier l'analyse des fondements de la crise écologique et des combats qu'elle implique à un ridicule « Tous ensemble » pour sauver la planète, **en clair d'accepter l'effort de guerre pour l'étrange oxymore du « capitalisme moralisé »...**

...lutter pour et construire les conditions politiques, sociales et scolaires d'une généralisation de l'accès aux concepts, aux processus de théorisation et à l'exercice des différents langages dont s'est dotée l'humanité pour penser le monde obéit, tout à la fois, à la nécessaire logique de résistance à l'implacable division sociale du travail qu'à l'affirmation, dans des rapports de force fortement dégradés, d'un autre possible, d'une « ambitieuse ambition démocratique ». « Promotion collective », « élite pour tous » restent pour nous un horizon raisonnable, né des luttes passées ridiculisées par la post-modernité, mais le plus sûr antidote à un avenir de barbarie. Aux indignations si nombreuses, la statistique souvent citée dans cette revue de l'estimation du pourcentage de lecteurs de la population à 30% et celle de scripteurs à 3% rajoute une couche, confirme le diagnostic en même temps qu'elle heurte de front les représentations du corps social quant au « partage du savoir ». Dans le combat pour l'extension et

D
E
L
I
N
É
D
I
T
À
L
H
O
R
I
Z
O
N
?

la généralisation de la construction des outils intellectuels nécessaires à la production des savoirs, l'Association Française pour la Lecture, dans son champ de luttes et de compétences gratte, creuse et fouille, à travers une recherche action entamée en juillet 2007, la question de l'écriture.

DE QUOI L'ÉCRITURE EST-ELLE LE NOM ?

Pour 200 mots sur la feuille, le scripteur en aura posé 1 000 sur la feuille ou l'écran. 80% de ces mots auront disparu mais les 200 qui restent sont bien nés de la convocation dans le même espace-temps des 800 autres, un peu comme on dirait qu'il est plus facile d'élever le quatrième enfant que le premier sans, pour autant, pouvoir commencer par élever le quatrième. D'un autre point de vue quantitatif, la mesure du temps, 1 heure de lecture correspond à 40 heures de travail d'écriture. Au point que la lecture ne peut plus être définie que comme la conscience de ces 39 heures à travers la recherche de l'implicite du texte, de l'interrogation sur les intentions conscientes ou non de l'auteur, de la traque sans merci des traces dans le matériau linguistique de l'empoignade de l'auteur avec le problème auquel il s'est confronté. Une lecture de soupçon permettant au lecteur de résister, d'interroger, de refuser... ou de choisir de succomber au projet que l'auteur a fomenté pour lui. L'écrit, parce qu'il oblige à rendre compte dans un dispositif spatial (la page inévitablement blanche du début de l'aventure de l'écriture) de la totalité de la pensée sans pouvoir faire l'ultime ajustement qu'il eût été judicieux de faire pour éviter le regret éternel, parce qu'il ne permet pas le moindre ajustement lié à un froncement de sourcil du destinataire, oblige le scripteur à construire une cohérence forte dans un long travail de rumination constructive. La prise en compte permanente du destinataire par le dialogue avec son lecteur modèle, dégage peu à peu et laborieusement les premiers matériaux linguistiques à qui il ne faut pas trop vite accorder de confiance pour être garant du projet du scripteur... à moins qu'au contraire, ce matériau conduise à une piste impensable sans l'action avec et sur le langage, piste qui libère la voie à quelques phrases avant que de multiples objections devancées du lecteur modèle ne conduisent à supprimer, ajouter, remplacer, déplacer, recommencer, contrôler, tenter, amender comme dans un long inventaire à la Georges Perec qui devrait se terminer par « clore ». La

fin renvoie au début : c'est bouclé, aux deux sens du terme. Le tissu est tissé, la pièce est livrée. Le texte né, d'une implication sans limite de son auteur parce qu'il lui est alors plus économique de passer à l'acte douloureux d'écrire que de subir la souffrance récurrente du problème, est un projet en direction de l'autre, des autres, un projet qui ne s'écrit pas comme tel mais tourne inlassablement, non sans élégance, autour du pot. Le scripteur travaille sur la distanciation, n'est pas totalement dupe de ses intentions, y compris de sa sincérité et de ses bonnes intentions dont on sait trop qu'elles pavent l'enfer. Il utilise la polysémie du vocabulaire pour donner (ou faire semblant de donner) une plus grande latitude à la marge interprétative de son lecteur. Il se place d'emblée dans l'intertextualité, convoque implicitement ou explicitement d'autres auteurs et œuvres pour légitimer son propos, ou le situer en continuité ou en opposition à telle école de pensée, à tel courant ou ouvrage littéraire. Il a fallu des enjeux de production forts, qui ont eu nécessairement un retentissement sur les enjeux personnels et l'implication de l'auteur, un dispositif social qui permette la circulation des textes et leur réception.

Au terme de cette confrontation entre « un vague magma d'intentions » et un langage qui résiste et à qui il s'agit bien de faire « rendre gorge », naît un point de vue sur le monde, un rapport autre à l'expérience : sa mise à distance, sa classification, sa généralisation, sa mise en système, sa théorisation... puissant moyen de ne pas s'épuiser dans le singulier pour rendre provisoirement plus intelligible le monde, pour faire autre chose que simplement le nommer, pour le lire d'abord, ne pas le subir, chercher les pistes de sa transformation dans le meilleur des cas (sinon accroître les lectures justificatrices d'un monde intolérable). L'écriture est bien du côté du pouvoir car elle permet de penser avec un langage spécifique, de faire naître une Raison graphique (comme il existe une Raison mathématique) à travers sa mise en œuvre. Jack Goody parle de technologie de l'intellect. Vigotsky par analogie qualifie l'écrit « d'algèbre du langage ».

De cette écriture dont nous avons essayé d'approcher la définition comme outil d'élucidation, la recherche a pour but de mettre à jour comment elle s'apprend, de répertorier et d'inventer puis évaluer les dispositifs d'enseignement qui peuvent en faciliter l'apprentissage.

QUI A PEUR DE LA RAISON GRAPHIQUE ?

Un peu nous et même beaucoup, disons-nous, militants de l'AFL engagés dans cette recherche. Les 3% de scripteurs identifiés nous rappellent à la dure réalité. L'effort que nous allons demander à nos élèves pour qu'ils produisent, à leurs yeux et à ceux de leur lectorat, de l'inédit ; nous devons l'appliquer à nous-mêmes, non comme un préalable mais comme une condition pour modifier nos présentations et celles des apprentis-scripteurs... L'action est le premier des langages ! Le statut inconditionnel de scripteur nous est conféré dans un groupe militant. Il faudra bien y répondre collectivement et individuellement pour que s'écrive l'aventure de la recherche écrite.

Même pas peur, car on ne comprend pas ce que vous dites ! Ils seront nombreux à peser sur l'air du temps, ceux qui préconiseront de dicter à l'adulte, ceux qui s'ébaubiront encore longtemps du moindre signe graphique posé par un enfant sur une feuille de papier, ceux qui prescriront de commencer par les formes canoniques des textes (la lettre, le conte, le compte-rendu...), un peu comme on fait une leçon sur la phrase en chaque début d'année, faisant de cet enseignement une fin et non un moyen, ceux qui diront que ce qui se pense clairement n'a plus qu'à s'énoncer, ceux qui de bons plans en sous-rubriques jusqu'à l'opération de mise en mots obligeront à construire et utiliser une langue scolaire, ceux qui refuseront d'accepter le fait qu'il existe un degré zéro de l'écriture qui abolit toute pensée comme un trou noir de l'univers, ceux qui d'ateliers d'écriture en ateliers d'expression feront travailler « à la manière de » sans que cet entraînement ne débouche sur une production sociale et une extension du domaine de l'écrit... Point de mépris dans cette énumération dont nous faisons encore partie tant nos pratiques sont encore loin de ce que nous pressentons qu'il faut faire. La raison graphique n'est pas dans le matériau, elle n'est pas automatique !

Nous encore, qui savons bien qu'il ne s'agit pas d'une recherche didactique, circonscrite à l'école dont le fonctionnement ne serait pas remis en cause. À nous qui professons qu'il n'existe pas de formation intellectuelle sans activité de production, il nous faudra inventer les interventions nécessaires auprès des enfants pour qu'ils fassent l'expérience de l'outillage de la pensée par les opérations

intellectuelles nouvelles que permet le langage écrit, tout autant que le dispositif de production et de socialisation que rend nécessaire l'exercice du pouvoir réel de l'écrit dès le plus jeune âge. Enjeux de production, contraintes de temps, recension des pratiques d'écriture spontanées des enfants, chantiers longs, ateliers d'écriture mais sur le modèle des peintres de la Renaissance (hétérogénéité, production sociale, enseignement mutuel sous l'autorité du maître), examen critique et amélioration de nos pratiques existantes dont celles initiées par l'AFL (circuits courts, classes lectures, commande à l'adulte...), invention de nouvelles pratiques et mise à jour de nouveaux dispositifs d'enseignement et d'aide aux apprentissages : nous ne risquons ni l'ennui, ni l'uniformité. Il faut fixer le cap : il n'y aura pas de résultat significatif sans travailler sur l'organisation générale de l'école pas plus que de raison graphique dans les textes des élèves si l'expérience travaillée par l'écriture ne gagne pas en amplitude. Au premier de ces points, le dispositif des écoles expérimentales avait donné des réponses. Que faire de cet héritage dans une période différente et peu porteuse ? Comment décliner cette exigence dans des rapports de force plus difficiles ? Au second de ces points, il n'y aura de réponse que dans l'action aujourd'hui nécessaire : quels types d'écrits faudra-t-il produire pour que les élèves prennent pouvoir sur leur vie d'écolier, sur leur déjà vie citoyenne, pour que les raisons d'écrire ne soient plus une question inquiétante ?

La décision de faire entrer en 6^{ème} toute une classe d'âge (1965...) porte toujours en germe la nécessaire démocratisation des moyens de produire du savoir et du sens, la nécessaire généralisation de l'accès aux langages. Dégageons le petit bout d'horizon à notre portée en menant cette recherche le plus haut et le plus loin possible.

■ Bernard CURTET

Un « même » texte n'est plus le même lorsque change le support de son inscription, donc, également, les manières de le lire et le sens que lui attribuent ses nouveaux lecteurs.

Roger CHARTIER, *L'avenir numérique du livre*. Le Monde. 27.10.09